

4 OCTOBRE > ESSAIS France

Ah, la vie de bohème !

On parlera beaucoup, cet automne, d'un temps « que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître », comme le chantait Aznavour : la bohème. Une exposition au Grand Palais (du 26 septembre au 14 janvier) est prétexte à diverses publications et rééditions.

GUSTAVE COURBET/CHAMP VALLON



En 1845, **Henry Murger**, fils de concierge parisien, a 23 ans. Il veut faire profession d'écrivain, mais tire le diable par la queue, comme beaucoup de ses camarades autoproclamés artistes qui hantent les cafés du Quartier latin. Murger a l'idée de croquer sa génération dans une série d'historiettes qui paraissent dans une revue littéraire, *Le Corsaire*. Ces *Scènes de la vie de bohème*, qui deviendront un livre en 1851 (réédité ce mois-ci en poche Garnier-Flammarion) valent à Murger une notoriété immédiate, en même temps qu'elles « lancent » la bohème. Murger meurt en 1861. Son ami Alfred Delvau, écrivain et collaborateur du *Figaro*, lui-même bohème patenté, lui rendra un bel hommage posthume dans *Henry Murger et la bohème*, que Mille et



Extrait de *Les bohèmes 1840-1870* : Gustave Courbet, *La brasserie Andler* – 1948.

une nuits vient de refaire paraître. Aujourd'hui, le grand public, même lettré, ne connaît plus guère Henry Murger, mais cette bohème qu'il a popularisée (à défaut de l'avoir inventée) est restée. Mieux : imprégnant l'imaginaire collectif, la bohème s'est imposée comme l'un de nos grands mythes modernes, qui n'a cessé d'inspirer artistes de tout poil et de toute envergure.

Comme tous les mythes, celui-ci n'a pas échappé à son idéalisation un peu naïve. Pourtant, la vie de bohème, ce n'était pas toujours cette « *vie de pa-ta-pa-ta-chon* » que chantaient Bourvil et Georges Guétary dans les années 1950. Mais la bohème fut multiple : il y avait « la bohème des snobs et celle des mansardes, la bohème romantique ou la bohème révolutionnaire », rappelle **Luc Ferry**, qui signe, au Cercle d'art, un bel album sur *L'invention de la vie de bohème*. La bohème snob a pour lointaine descendante la « bour-

geoisie bohème » d'aujourd'hui – les fameux « bobos ». Mais la vraie, l'authentique bohème, qui a beaucoup nourri cet autre mythe de « l'artiste maudit », se nourrissait de « vache enragée » (titre d'un roman d'un autre bohème célèbre : Emile Goudeau) autant qu'elle faisait enrager le (vrai) bourgeois.

Pour tout comprendre de la bohème littéraire, on recommandera l'ouvrage de **Jean-Didier Wagner** et **Françoise Cestor**. Jean-Didier Wagner était déjà, en 2000, de l'aventure de la réédition de *Dix ans de bohème* d'Emile Goudeau, chez Champ Vallon, qui devait relancer l'intérêt pour la bohème. « Réédition remarquable, enrichie d'une excellente préface », souligne d'ailleurs Luc Ferry dans son propre ouvrage. En attendant l'essai qu'il destine à Fayard, Jean-Didier Wagner nous offre cet automne, toujours chez Champ Vallon, un pur « cristal de bohème », si l'on nous permet

ce jeu de mots : une monumentale anthologie des principaux textes de la bohème littéraire. La préface est, là encore, excellente, qui montre bien comment, au tournant de la monarchie de Juillet, apparut une nouvelle classe de candidats à la vie littéraire (écrivains mais aussi journalistes), issue des couches moyennes, et qui dut ferrailler pour se faire une place dans une société en proie à la fièvre industrielle et capitaliste. Les « bohémiens littéraires » – ce « doublon sémantique » – étaient nés. La crise pourrait bien leur redonner une seconde jeunesse.

DANIEL GARCIA

Textes présentés et rassemblés par Jean-Didier Wagner et Françoise Cestor

Les bohèmes
CHAMP VALLON

TIRAGE : 2 500 EX.
PRIX : 32 EUROS ; 1 440 P.
ISBN : 978-2-87673-633-7
SORTIE : 4 OCTOBRE



Luc Ferry

L'invention de la vie de bohème
CERCLE D'ART

TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 35 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-7022-0993-6
PARU : 6 SEPTEMBRE



Alfred Delvau

Henry Murger et la bohème

MILLE ET UNE NUITS

TIRAGE : 3 000 EX.
PRIX : 5 EUROS ; 200 P.
ISBN : 978-2-7555-0689-1
PARU : 12 SEPTEMBRE



11 OCTOBRE > ROMAN France

Zone grise

Pierre Assouline aux prises avec l'impossible biographie d'un espion.



L'ombre, c'est un peu la spécialité de Pierre Assouline. C'est là où la lumière est confisquée, comme la vérité. D'ailleurs pourquoi tout dire à son lecteur ? Si on écrit, c'est justement pour ne pas tout dire. Et que peut-on vraiment savoir de ce Georges Pâques ? Un nom qui sonne comme une résurrection mais qui restera opaque comme un tombeau.

Georges Pâques, donc. Normalien, résistant, catholique, gaulliste, pro-Algérie française et anticommuniste. Un haut fonctionnaire gris comme les zones qu'il affectionne. Et compliqué. Pendant vingt ans cet homme de cabinet, qui finit à l'Otan, transmet des dossiers secrets au KGB. En 1963, il est démasqué. Il avoue, se justifie, évite le peloton d'exécution et passe sept années en prison. Le narrateur d'*Une question d'orgueil* le retrouve dans les années 1980. Il veut écrire « l'impossible biographie d'un espion ». Il rencontre Pâques, enquête en France, en Russie, et il se perd. « Cette quête, c'est peut-être l'histoire d'une biographie qui se fait sur un homme qui se défait. »

Pourquoi cette trahison, cette « infidélité qui nous

révèle à nous-même » ? La réponse passe par l'orgueil. Pâques est peut-être « un agent double de lui-même », mais il n'est pas dupe. Alors quoi ? Pierre Assouline lève un coin du voile dans ce roman aux saveurs troubles. On y croise des politiques, des journalistes, des femmes russes, des espions qui viennent du froid et des troisièmes hommes dans la France de de Gaulle et de Pompidou.

« Le monde est plein de personnages de romans à la recherche de leur histoire. » Pierre Assouline ne lâche pas le sien, tout en se délectant des repères qui se brouillent. Normal, avec un homme de l'ombre. « La fiction prend le relais de la biographie quand l'exactitude ne suffit plus à la manifestation de la vérité. »

Une question d'orgueil est aussi un roman sur la vanité du biographe saisi par le démon de l'exhaustivité. Pâques est un peu l'archétype des personnages auxquels Pierre Assouline s'est intéressé comme historien : des éminences grises titillées par l'orgueil de la lumière. Eh oui, si nos péchés sont têtus, nos repentirs sont lâches...

LAURENT LEMIRE

Pierre Assouline

Une question d'orgueil

GALLIMARD

TIRAGE : 30 000 EX.

PRIX : 18,90 EUROS ; 272 P.

ISBN : 978-2-07-013271-3

SORTIE : 11 OCTOBRE



10 OCTOBRE > CORRESPONDANCE France

Valse avec Roland

Découvert jadis par Le Dilettante avec *Les jambes d'Emilienne ne mènent à rien*, **Alain Bonnard** raconte ses allées et venues entre Reims et Damas.



Alain Bonnard est un drôle d'oiseau qui ne fait rien comme tout le monde. *Le testament syrien*, son nouveau livre à paraître chez Écriture, se compose d'un ensemble de « lettres électroniques au philosophe nihiliste, joueur d'échecs et de ping-pong, Roland Jaccard ». Son « Roland électronique », qui fut à deux reprises son éditeur aux Puf, le temps de *Je vous adore si vous voulez* (2003) et d'*Il faut jouer, Edith* (2004).

L'écrivain au style brillant et concis a un pied dans deux villes. A Reims, il habite non loin d'une librairie qui par trois fois a changé d'enseigne. A Damas, celui pour qui « la rue arabe » est « inventive » loge à deux immeubles de la mosquée. De son balcon, il regarde le balayeur qui abandonne sa poubelle rouge et vert à deux tonneaux pour aller s'allonger derrière un arbre, le passage de « l'enfumeuse à moustique », ou celui de femmes soldats.

L'auteur de *Feu mon histoire d'amour* (Grasset, 1989) ne se laisse pas déprimer et se nourrit de

grosses moules, d'omelette ou d'ossobuco. Le football est l'une de ses marottes : il reconnaît volontiers apprécier celui pratiqué par Sedan, un football « de récréation qui fait plaisir au poète en même temps qu'à l'ouvrier ». A sa fille Andrée, manifestement déjà douée pour les petits ponts et les contre-pieds, il apprend également l'art du dribble.

Bibliophile toujours prêt à acquérir une belle édition, notre homme lit beaucoup – de Léautaud à Paul Gégauff, de Jean-Louis Vaudoyer à Nicolas Bouvier –, glissant au passage que Richard Millet est à ses yeux « sans doute l'auteur français qui a aujourd'hui à sa disposition les plus beaux moyens littéraires ».

Bonnard, découvert par Le Dilettante en 1985 avec un petit volume de nouvelles devenu culte, *Les jambes d'Emilienne ne mènent à rien*, signe ici quarante-sept lettres. En émergent le père, l'ami, le séducteur et l'amateur éclairé de littérature. Laissez-vous aller, c'est une valse.

ALEXANDRE FILLON

Alain Bonnard

Le testament syrien

ÉCRITURE

TIRAGE : 2 500 EX.

PRIX : 14,95 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-35905-075-2

SORTIE : 10 OCTOBRE



3 OCTOBRE > ROMAN France

Derrière les apparences



Françoise Kerymer confirme l'essai. Avec *Seuls les poissons*, elle poursuit la saga familiale entamée il y a deux ans avec son premier roman *Il faut laisser les cactus dans le placard*, dont les ventes atteignent les 55 000 exemplaires

(avec les versions poche et France Loisirs). On retrouve ainsi les membres de la famille Vautrin, dispersés cette fois aux quatre coins de la planète. A Paris, Marie cherche à vendre sa librairie mais se sent perdue depuis que son mari, Alex, s'est installé à Corfou pour composer sa nouvelle sonate, et que ses deux filles ont quitté le nid : la cadette, Elsa, effectue un stage dans un hôpital à New York, et l'aînée, Sarah, à la tête de l'entreprise familiale, élève seule son enfant sachant que son compagnon, Gabriel, a disparu, sans laisser de traces. Entre impératifs familiaux et aspirations personnelles, chacun cherche sa voie et son équilibre. Mais le retour inattendu de Gabriel, un an après sa disparition, va créer une onde de choc d'autant



plus forte qu'il revient transformé. Loin de l'être lumineux qu'il était, il est devenu faible, fermé, apeuré. Que s'est-il passé ? Françoise Kerymer lève progressivement le voile en s'appuyant, comme dans son précédent roman, sur un récit polyphonique. Si l'on retrouve sa sensibilité dans l'écriture, on découvre des personnages plus complexes et tourmentés que les apparences. D'ailleurs, le titre *Seuls les poissons* vient de l'aphorisme « seuls les poissons morts suivent le courant »...

autrement dit, seuls les vivants le remontent. D'un naturel discret, Françoise Kerymer (c'est un pseudonyme) avait souhaité garder l'anonymat lors de la parution d'*Il faut laisser les cactus dans le placard*. Ayant effectué sa carrière dans Le secteur de la librairie, elle donne aujourd'hui un autre indice sur son identité en acceptant la publication de sa photo. S'affirmant désormais écrivaine, elle annonce un troisième volume pour sa saga familiale, construite dès le départ comme une trilogie.

CLARISSE NORMAND

Françoise Kerymer

Seuls les poissons

JC LATÈS

TIRAGE : 6 500 EX. EX.

PRIX : 19 EUROS ; 418 P.

ISBN : 978-2-7096-4267-5

SORTIE : 3 OCTOBRE



4 OCTOBRE >

ROMAN Grande-Bretagne

All about Frances



Frances Thorpe, la trentaine morose, est mal partie dans la vie et menace d'arriver nulle part. Fille résignée de naissance de la classe moyenne britannique, elle exerce le plus discrètement du monde ses talents comme secrétaire de rédaction au sein des pages livres d'un grand quotidien londonien. Et alors qu'elle n'a pas d'autre perspective que d'essayer d'échapper au prochain plan social qui ne manquera pas de frapper son journal, un événement, enfin, surgit dans sa vie. Un dimanche soir, sur la route qui la ramène du triste pavillon de ses parents vers son non moins triste appartement, elle est l'unique témoin d'un accident de la route et des derniers instants d'Alys, la femme du célèbre romancier Laurence Kyte, arbitre des élégances littéraires à Londres. Ce coup du sort pourrait bien être pour elle un coup de chance, et Frances révéler à cette occasion une duplicité qui confine au génie...

Pendant de nombreuses années, **Harriet Lane** a été journaliste (à l'*Observer* tout d'abord, puis au *Guardian*, à *Vogue* et au *Times*). Elle n'ignore rien des grandeurs et des servitudes de ce petit monde incestueux, souvent vain, parfois grandiose. On aurait toutefois tort de réduire son formidable premier roman, *Le beau monde*, à une chronique désenchantée du milieu littéraire. Frances, son héroïne, doit peut-être quelque chose à la Eve Harrington du chef-d'œuvre de Mankiewicz, *All about Eve*. Et Laurence, s'il doit aux figures tutélaires de Martin Amis ou de Ian McEwan, est un splendide personnage d'homme qui tombe...

Dans ce roman plaisamment cynique, c'est le Londres d'aujourd'hui, son effroyable stratification sociale comme son énergie, qui nous est conté avec les accents ironiques d'un Evelyn Waugh. C'est atroce et réjouissant.

OLIVIER MONY

Harriet Lane

Le beau monde

PLON

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(GRANDE-BRETAGNE)

PAR AMÉLIE DE MAUPEOU

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 21 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-259-21658-6

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782259 216586

10 OCTOBRE > ROMAN États-Unis

La dame du lac

Après Don Carpenter et *Sale temps pour les braves*, les éditions Cambourakis font découvrir un nouvel écrivain américain : **Tom Drury**.



Il faut se pencher d'urgence sur Tom Drury. La dernière découverte en date des éditions Cambourakis qui nous ont déjà gâtés cette année avec *Sale temps pour les braves* de Don Carpenter. *La contrée immobile* met en scène un certain Pierre Hunter.

Au début du roman, il a 17 ans et s'apprête à se faire plaquer par sa petite amie, Rebecca. Pierre habite une grande maison dans le Midwest avec sa mère, gérante du bureau des assurances de la ville, son père, astrophysicien pour un constructeur aéronautique, et leur chienne Labrador, Monster. Chienne à laquelle il parle tout le temps, répondant « souvent pour elle d'une voix plus aiguë et plus dense que la sienne » ! Ensuite, on le retrouve âgé de 24 ans, avec en poche une licence en sciences et un boulot de barman dans un club-bar-restaurant. Pierre, qui joue de la batterie et du violoncelle, se rend à une soirée.

Il boit sec et embrasse Allison Kennedy, une créature qui sent les épices et porte un blouson

en cuir noir « avec des clous ajustés et une frange épaisse qui tombait des manches ».

Pour retrouver ses esprits, le jeune homme sort se promener. Et se trompe de soirée quand il cherche à revenir dans la première. Ce qui lui vaut d'être arrêté et de passer la nuit au poste ! Le pauvre n'est pas au bout de ses peines. En allant faire du patin à glace sur le lac, il manque se noyer.

Heureusement, une femme vêtue d'un long manteau orange avec capuche doublée de fourrure, équipée d'un rouleau de corde, d'un maillet et d'un pieu, lui sauve la vie. Elle se nomme Stella Rosmarin et est arrivée depuis peu du Wisconsin...

Tom Drury se montre aussi doué pour les situations étranges que pour les dialogues pétillants. Soutenu par Jonathan Franzen et Paula Fox, l'Américain, né en 1956 dans l'Iowa, possède un univers singulier qu'il est recommandé d'explorer sans tarder.

AL. F.

Tom Drury
La contrée immobile
CAMBOURAKIS

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(ÉTATS-UNIS)

PAR NICOLAS RICHARD

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-36624-003-0

SORTIE : 10 OCTOBRE



9 782366 240030

4 OCTOBRE > ROMAN Grande-Bretagne

Will Self Boulevard

L'écrivain anglais **Will Self** se met en scène dans un récit de voyage où il mène l'enquête sur la mort du cinéma et croise dans les rues de Los Angeles Bret Easton Ellis, Orson Welles et autres célébrités.



Né en 1961 à Londres, Will Self est outre-Manche une figure aussi bien littéraire que médiatique : qui ne connaît là-bas son long visage émacié et son œil clair d'illuminé, sa prose truculente empreinte de satire post-moderne croisant Lewis Carroll,

J. G. Ballard, Freud et la Déconstruction ? *La théorie quantitative de la démence*, son premier livre, un recueil de nouvelles publié en 1991, lui valut les compliments de Doris Lessing et de Salman Rushdie ; il y eut ensuite *Mon idée du plaisir*, le trajet psychanalytique d'un jeune garçon élevé dans une caravane à Brighton ; *Ainsi vivent les morts*, un guide de Londres corrigé par le Bardo Thödol, le Livre des morts tibétain ; *Dorian*, le roman d'Oscar Wilde « updaté » ; *Le livre de Dave*, les Mémoires d'un taxi londonien devenu texte sacré après l'Apocalypse...

Avec *Le piéton de Hollywood*, Will Self inaugure un nouveau genre : le récit de voyage loufoque traversé par les thèmes de la création, de la ma-

ladie d'Alzheimer, de la déchéance et de la mort. Le livre commence de manière assez comique : le narrateur, promeneur névrotique, tombe sur un vieux camarade de classe, Sherman Oaks, une personne de petite taille et aujourd'hui géant du monde de l'art. Le statut et la stature du célèbre nain l'interpellent sur la relativité des choses : « *Sherman avait toujours eu la large tête et les membres courts associés à l'achondroplasie (Je préfère ce terme à celui de "nanisme disproportionné" ; car qui peut dire les justes proportions du corps humain ?)* » Et du reste. Le livre est en vérité un long questionnement, une réflexion sur la vérité et l'illusion, et la mort de l'illusion – à savoir la mort du cinéma. L'écrivain part à Hollywood mener l'enquête et croise dans une atmosphère de schizophrénie urbaine Bret Easton Ellis interprété par Orson Welles. La confusion est voulue, elle est dans la tête du protagoniste en proie aux hallucinations. Et si l'on est perdu, peu lui chaut. Récemment, dans un entretien, Will Self déclarait « ne pas écrire pour les lec-

teurs ». SEAN J. ROSE

Will Self

Le piéton de Hollywood

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR FRANCIS KERLINE

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 416 P.

ISBN : 978-2-87929-816-0

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782879 298160

8 OCTOBRE > NOUVELLES États-Unis

Les petits riens de la vie

La collection « Pavillons » de Robert Laffont poursuit la traduction des œuvres de **Richard Yates** avec un recueil de nouvelles, *Menteurs amoureux*.



Depuis la réédition de *La fenêtre panoramique* (« Pavillons poche ») et le succès de son adaptation cinématographique par Sam Mendes, on sait que Richard Yates est plus que quiconque l'écrivain des ratages. Celui des fêlures indélébiles, des rêves qui se brisent, des existences malmenées. Après deux romans magnifiques et terribles, *Easter parade* (2010) et *Un été à Cold Spring* (2011), la collection « Pavillons » de Robert Laffont propose un superbe recueil des nouvelles de l'Américain, né en 1926 à Yonkers, dans l'Etat de New York, et mort en Alabama en 1992.

Menteurs amoureux rassemble des textes de la fin des années 1970 et du début des années 1980, mettant souvent en scène des enfants et des adultes, et montrant un Yates au sommet de son art. « Oh Joseph », la première, parle d'Helen et de son fils Billy. La mère n'est pas une très grande sculptrice, et ses œuvres ont « toutes l'aspect un peu figé du travail d'amateur ». Voici une femme qui aime l'aristocratie, qui est séparée du père de ses enfants, directeur régional adjoint



du service commercial d'un fabricant d'ampoules. Quand Billy avait 7 ans, elle s'était mis en tête de façonner le buste du président Franklin D. Roosevelt. En bonne républicaine, elle n'avait pourtant pas voté pour lui, mais pour Hoover. Roosevelt, elle aimait ses bosses et trouvait sa tête intéressante... Dans « Une fille unique en son genre », on suit le parcours de Susan Andrews, la cadette des filles de la famille. A

20 ans, elle annonce un jour à son père, l'un « des cinq hématologues les plus réputés des Etats-Unis », qu'elle ne l'aime plus.

A 8 ans, elle était déjà capable d'affirmer qu'elle n'appréciait pas *Alice au pays des merveilles* puisqu'il s'agissait à ses yeux d'un « rêve enfiévré ». Adulte, elle est tombée amoureuse de son professeur d'histoire, Dave Clark. Un homme divorcé, de deux fois son âge, qui lui dit avoir trouvé la sérénité avec elle. Et des années plus tard, lorsqu'ils seront mariés et auront une fille, il lui assénera : « *Le monde est aussi gentil qu'un gros tas de merde. Le monde n'est que lutte, viol, humiliation et mort...* »

Quant à « *Menteurs amoureux* », qui donne son titre au recueil, on peut y lire ce qui arrive à Warren Matthews, un boursier venu étudier à Londres, que sa femme laisse en plan pour repartir aux Etats-Unis avec leur fille, et qui rencontre alors une jeune prostituée, mère d'un bébé de 6 mois...

Parfaitement composées et orchestrées, les nouvelles de Richard Yates serrent le cœur, toutes cruellement tragiques et poignantes. AL F.

Richard Yates

Menteurs amoureux

ROBERT LAFFONT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ALINE AZOULAY-PACVON

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 21 EUROS, 288 P.

ISBN : 978-2-221-11433-9

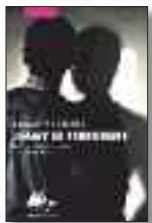
SORTIE : 8 OCTOBRE



4 OCTOBRE > ROMAN Inde

La force du destin

Comment un jeune musulman devient un assassin, presque malgré lui.



Ce livre n'a aucun rapport direct avec l'actualité internationale récente, les embrasements à répétition qui secouent le monde musulman. Même si son titre et son contexte l'y inscrivent. Le roman est paru à l'origine chez Penguin India en 2010, et sa conception remonte, selon l'auteur, dix ans en amont. *Jimmy le Terroriste* était d'abord une nouvelle qu'**Omair Ahmad** a écrite lorsqu'il était étudiant aux Etats-Unis, en 2002-2003. Mais les ramifications de l'intrigue, le recentrage autour du père du héros, ont conduit l'écrivain à repenser son projet. C'est donc un roman, son deuxième publié en France (après *Le conteur*, Philippe Picquier, 2011), qui nous parvient aujourd'hui.

Le thème principal en est une interrogation métaphysique – même si Ahmad a choisi la fiction, et un ton détaché, ironique, pour raconter son histoire : comment Jamaal, un jeune homme apparemment sans problème majeur et plutôt éduqué, finit, à cause d'un désespoir qui se mue petit à petit en haine de l'Autre, par devenir, non point

vraiment un terroriste, mais un assassin. Prédésination ou libre arbitre ? *That's the question*.

Jamaal est né à Moazzamabad, une ville comme le Nord de l'Inde en compte des milliers, même si celle-ci se veut inventée. Dans un pays à 85 % hindou, où la religion demeure largement le socle de la société, il appartient à la plus puissante et la plus turbulente des minorités, l'islam. Les relations entre les deux communautés empoisonnent et ensanglantent l'histoire de l'Inde depuis les Moghols. A Moazzamabad, un gigantesque temple dédié au dieu-singe Hanuman, qui domine la ville hindoue, exaspère les habitants de Rasoolpur, l'enclave musulmane.

Au début, Rafiq Ansari, le père de Jamaal, et sa femme, Shaista, sont des gens sans histoire. Tous deux enseignants dans une université, ils doivent leur position à leur confession. Mais Shaista meurt en accouchant de leur deuxième enfant. Et commence pour Rafiq une dégringolade sociale – il perd son travail –, une radicalisation de ses convictions religieuses, avec une haine paranoïaque envers les hindous, que ses coreligionnaires s'attendent à voir débarquer à Rasoolpur pour commettre l'un de ces massacres dont l'Inde, dans ses périodes de crise plus ou moins récurrentes, détient le triste record.

Justement, avant la naissance de Jamaal, le pays a connu sous le premier gouvernement d'Indira Gandhi – une hindoue, certes, mais fille de Nehru, brahmane athée ! – une période dite « d'état d'urgence », à cause de troubles intercommunautaires.

Jamaal grandit dans la précarité, avec un sentiment d'injustice et d'exclusion dans son propre pays, un père de plus en plus absent, et « entre un imam et un mollah » pour seul réconfort. On en vient à l'admirer de n'être pas parti pour les camps pakistanais ou afghans, nids des talibans et des terroristes de tout poil ! Non, lui, il remâche sa rancœur, et finit par commettre l'irréparable : assassiner un officier de police – hindou – et y laisser sa peau. C'est du moins la version officielle. Car une prostituée l'aurait vu s'échapper...

Omair Ahmad, qui joue avec la fiction et avec son lecteur, lui laisse le soin de décider quelle fin il préfère. L'essentiel, on l'aura compris, n'est pas là.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Omair Ahmad

Jimmy le Terroriste

ÉDITIONS

PHILIPPE PICQUIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (INDE)

PAR MÉLANIE BASNEL

TIRAGE : 2 200 EX.

PRIX : 18,80 EUROS ; 192 P.

ISBN : 978-2-8097-0373-3

SORTIE : 4 OCTOBRE



4 OCTOBRE > ROMAN République Tchèque

Ghetto business

Dans une remarquable fable, le Tchèque **Jáchym Topol** ouvre une réflexion sur l'exploitation marchande de la mémoire des totalitarismes contemporains.



L'atelier du Diable débute comme un roman d'espionnage : le narrateur, sur la route de Prague, fuit sa ville natale, Theresienstadt, nom allemand de Terezin où les nazis installèrent en 1941 un ghetto juif, étape vers les camps d'extermination. Il tente

de rejoindre le Biélorusse Alex dans son pays. On va comprendre pourquoi.

Tout a commencé des années plus tôt avec Lebo, l'oncle du narrateur, né dans le camp à la fin de la guerre. Ce géant chauve en costume noir souhaitait « sauver la ville » et voulait que les uniques vestiges subsistants ne soient pas « le Mémorial et le sentier pédagogique imaginés par les forts en thème ». Il a ainsi collecté toutes les traces, les objets, les messages sur les murs, que les enfants des derniers habitants trouvaient dans les ruines et les galeries souterraines. Plus tard, autour de Lebo, se forme le « Comenium », un squat-école autogéré, qui attire une catégorie particulière de touristes : « les chercheurs de bat-flancs », des jeunes gens, descendants de déportés du monde entier, torturés par la hantise du mal, qui viennent

apaiser leurs cauchemars en écoutant la parole du survivant, devenu le médiatique « Gardien de Theresienstadt ».

Sarah, Suédoise, dont les grands-parents ont péri là, est l'une des premières à décider « de vivre dans la ville de la mort ». Puis à imaginer un plan de « revitalisation » financé par des dons et la vente de souvenirs : tee-shirts Kafka modifiés au pochoir, galets-amulettes avec, inscrit à l'encre indélébile, le numéro d'arrivée des touristes sur le site, « pizza ghetto »...

Derrière l'idéal « joyeux » du programme communautaire, le fond grotesque et macabre apparaît d'autant plus glaçant que le narrateur, une sorte d'innocent doux à la brutalité passive, déroule l'histoire sans recul. Et le froid monte ainsi en puissance, surtout dans la deuxième partie lorsque le héros rejoint à Minsk un groupe aux projets délirants.

Fable réaliste, noire et dérangeante sur les dérives de l'exploitation mémorielle de l'horreur, *L'atelier du Diable* concentre la vision pénétrante et sombre de cet auteur de 50 ans, qui fut l'une des figures de l'underground tchèque de l'après-68. V. R.

Jáchym Topol

L'atelier du Diable

NOIR SUR BLANC

TRADUIT DU TCHÈQUE

PAR MARIANNE CANAVAGGIO

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-88250-278-0

SORTIE : 4 OCTOBRE



3 OCTOBRE > ROMAN États-Unis

Raison et sentiments

Peter Cameron change de registre et rend dans *Coral Glynn* un bel hommage à l'univers de Jane Austen.



Nous sommes au printemps 1950. L'héroïne solitaire du nouveau livre de Peter Cameron est infirmière à domicile depuis deux ans. Brune, grande et mince, avec des yeux noirs, Coral Glynn vient de Huddlesford. Ses parents sont décédés et son

frère est mort à la guerre, au cours de la première bataille d'El-Alamein. La jeune femme a trouvé une place de garde-malade auprès de Mrs Hart. Une vieille dame qui se meurt lentement d'un cancer dans sa grande maison avec parc, située dans un coin de campagne pluvieux du Leicestershire.

En marchant dans les bois à ses heures perdues, elle y croise Clement Hart, le fils de Mrs Hart. Un major, blessé à la guerre et obligé depuis de porter un appareil orthopédique pour soutenir sa jambe raide. Ce dernier lui a gentiment proposé un verre de brandy au coin du feu afin de lui remonter le moral. Clement a un ami de jeunesse, Robin Lofting, dont il a été très épris et aussi l'amant. Robin, qu'il retrouve au pub, est

marié. Le major, lui, a jadis été empêché par sa mère d'épouser la fille d'un industriel.

Il ne cache pas à Coral qu'il n'a jamais aimé sa génitrice, veut à tout prix éviter de devenir comme elle, « mort à l'intérieur et plein d'amer-tume ». Lorsqu'elle s'éteint, le major propose à Coral de rester à la maison. Et de l'épouser. Ce qu'elle accepte... On connaissait et apprécie les nouvelles et les romans signés par Peter Cameron, de *Week-end* (Rivages 1995, repris en « Rivages poche ») à *Un jour cette douleur te servira* (Rivages, 2008, repris en « Rivages poche »). Le voici qui change radicalement de registre, mais au fond pas totalement de propos.

L'Américain a choisi de rendre un bel hommage au roman psychologique anglais tel que le pratiquaient avec majesté Jane Austen ou Anthony Trollope, qu'il cite d'ailleurs en exergue. Tout en retenue, en sobriété et en intensité, *Coral Glynn* est un modèle du genre qui ravira les amateurs de *Raison et sentiments* ou de *Miss Mackenzie*. AL. F.

Peter Cameron

Coral Glynn

RIVAGES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BRUNO BOUDARD

TIRAGE : NC

PRIX : 21,50 EUROS ; 288 PAGES

ISBN : 978-2-7436-2405-7

SORTIE : 3 OCTOBRE



4 OCTOBRE >

PHOTOGRAPHIE États-Unis

Le New Deal

révélé



La crise de 1929, les États-Unis touchés de plein fouet ont le genou à terre, partout c'est la misère, la Grande Dépression, le président démocrate fraîchement élu Franklin D.

Roosevelt entend relever le pays par sa politique du New Deal. C'est dans ce cadre-là que la Farm Security Administration (FSA) a été créée pour aider les fermiers les plus démunis. Cet organisme lance un projet photographique qui a pour ambition de donner un visage à l'Amérique rurale et le documenter sur les conditions de vie de ses habitants. Les plus grands noms de la photographie contemporaine ont participé à cette mission documentaire : Dorothea Lange, Russell Lee, Arthur Rothstein, Walker Evans... En 1962, Edward Steichen, le directeur émérite du département photo du Museum of Modern Art



Repas de Noël chez Earl Pauley près de Smithfield, Iowa, décembre 1936.

RUSSELL LEE/THE BITTER YEARS/HAMES & HUDSON

de New York, organise une exposition intitulée « The Bitter Years », « les années amères » : ce sont quelque 200 clichés d'une douzaine de photographes que Steichen choisit parmi le fonds de la FSA. Luxembourgeois de naissance, Edward Steichen a légué cette exposition au grand-duché, où ces photos sont présentées depuis la fin de septembre et de façon permanente au Château d'Eau de Dudelange. Ce catalogue retrace le parcours voulu par Steichen, rythmé par thèmes : « sécheresse et érosion », « métayers »,

« évictions », « sans-emploi », « femmes héroïques »... Regard perdu d'une mère de famille en détresse par Ben Shahn ou paume parcheminée d'un cueilleur de coton de l'Arizona par Dorothea Lange, c'est le saisissant portrait d'une ruralité exsangue qui inspira Steinbeck dans *Les raisins de la colère*.

S. J. R.

Sous la direction de Françoise Poos

The Bitter Years/Les années amères. La Grande Dépression vue par Edward Steichen au travers des photographies de la Farm Security Administration.

THAMES & HUDSON

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 50 EUROS ; 288 P. ;

229 PHOTOGRAPHIES

ISBN : 978-2-87811-392-1

SORTIE : 4 OCTOBRE



4 OCTOBRE > HISTOIRE France

Les Romanov : affaire classée ?

Pour **Marc Ferro**, la tsarine et ses filles ont survécu. Son enquête fournit les preuves.



On peut voir l'Histoire comme une suite d'affaires classées que l'on re- classe sans cesse, et les historiens comme des Lilly Rush qui ressortent inlassablement des dossiers pour les réexaminer. C'est en tout cas ce que l'on ressent à la lecture

de *La vérité sur la tragédie des Romanov*.

Marc Ferro n'a jamais cru à l'exécution de la tsarine et de ses quatre filles dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918. Cela a toujours relevé pour lui du dogme, une vérité sans preuves. Il l'avait écrit en 1990 dans sa biographie de *Nicolas II* parue chez Payot, mais personne n'y avait prêté attention en France. Il citait pourtant, à l'appui de sa démonstration, le témoignage de Marie, l'une des filles du tsar.

Les années passèrent et l'historien, qui dirigea la revue *Les Annales*, se consacra à d'autres travaux. Jusqu'à ce qu'intervienne un élément essentiel, une preuve supplémentaire de la survie de la tsarine et de ses filles après le massacre d'Ekaterinbourg. Il s'agit du journal de la grande duchesse Olga, récemment découvert au Vatican par la journaliste américaine



Marc Ferro

Marie Stravlo, un texte écrit en 1954 et qui vient d'être publié en Espagne aux éditions Martínez Roca sous le titre *Estoy viva : las memorias inéditas de la última Romanov*.

Marc Ferro n'a jamais nié cette tuerie. Mais, du haut de son expérience et avec une vivacité intacte malgré ses 87 ans, il explique pourquoi elle fut mise en scène par les bolcheviques qui voulaient négocier la paix avec Guillaume II, dont Olga était la filleule. Cela, c'était avant la défaite de l'Allemagne. Après, Lénine et les Rouges n'avaient pas envie d'expliquer aux Russes qu'ils avaient tué Nicolas II en épargnant la tsarine et ses filles parce qu'elles étaient d'origine alle-

mande... Quant aux Blancs, ils préférèrent charger les bolcheviques de ce massacre, en accusant « le Juif Iourovski » d'en être l'exécuteur et faire passer celle qui prétendait à raison être Anastasia pour une affabulatrice.

Bref, politiquement, les deux camps avaient tout intérêt à faire croire à cette funeste version que Marc Ferro considère comme « le premier échange Ouest-Est de l'histoire ». Il l'explique très clairement dans cette enquête menée tambour battant, avec en annexe toutes les pièces, nouvelles et anciennes, du dossier, y compris sur le tsarévitch Alexis qui, lui, n'avait aucune raison d'être épargné mais s'enfuit pour finir dans l'anonymat d'un cordonnier...

Mais, alors, à qui appartenaient les restes des corps expertisés plusieurs fois par ADN ? Au docteur Botkine et à des domestiques qui étaient de toute manière destinés à être fusillés. Et on voit bien l'inspecteur Ferro tirer sur sa pipe avant d'écrire en refermant le dossier : « *Je crois avoir découvert la vérité sur la tragédie des Romanov.* »

LAURENT LEMIRE

Marc Ferro

La vérité sur la tragédie des Romanov

TALLANDIER

TIRAGE : 10 000 EX.

PRIX : 17,90 EUROS ; 218 P.

ISBN : 979-10-210-0051-3

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 789791 021005

4 OCTOBRE > BIBLIOGRAPHIE États-Unis

La vérité sur le cas Chanel

Dans le lit de l'ennemi, la biographie que consacre l'historien et diplomate américain **Hal Vaughan** à Coco Chanel, antisémite et espionne nazie, devrait faire grand bruit.



Elle aurait dit : « *Pour une femme, trahir n'a qu'un sens – précisément celui des sens.* » A la lecture de *Dans le lit de l'ennemi*, la fascinante et terrifiante biographie historique que le diplomate américain Hal Vaughan consacre à son attitude durant l'Occupation,

Gabrielle « Coco » Chanel aurait mis à trahir, les siens et son pays avant tout, une bonne volonté qui ne devait pas qu'au dérèglement des sens, mais aussi à celui de la morale. On savait bien, certes, de précédentes monographies s'en était fait l'écho, qu'en ces temps troublés la « grande demoiselle » n'avait rien fait pour dissiper le « chien et loup » de l'époque. Mais lorsque parut l'an dernier, aux Etats-Unis, l'implacable enquête de Vaughan (enfin traduite en français, aux bons soins des éditions Albin Michel), on découvrit l'étendue du désastre idéologique et combien fut active la collaboration de Chanel avec l'occupant comme avec les éléments les plus compromis du

régime de Vichy, de Brinon à Chambrun. Ce serait donc l'histoire, édifiante à plus d'un titre, d'une femme solitaire, surdouée, mondaine, au caractère exceptionnellement fort, que tout va mener à cette faillite humaine. Elevée au couvent, la petite Gabrielle y fera pour la vie l'apprentissage d'un solide antisémitisme. Ses humanités, ce sont les hommes dans le lit duquel elle passera, qui tous, du duc de Westminster à Paul Iribé, rivaliseront d'élégance, de charme et de haine recuite envers le peuple élu...

Les troubles nés du Front populaire (et, notamment, la grande grève qui en 1936 touche les ouvrières des ateliers de la rue Cambon) alliés à une vague rêverie de midinette sur la suprématie morale d'une Europe à sang bleu opposée au « judéoc cosmopolitisme », préparent en quelque sorte le terrain de la collaboration. Dès les années 1930, Coco Chanel s'affronte à la famille Wertheimer, propriétaire de ses licences de parfum et charge son avocat, futur gendre de Pierre Laval, de mener une action contre les Wertheimer.

Coco Chanel bascule vraiment lorsque, durant l'Occupation, elle s'éprend d'un officier supérieur de la Wehrmacht, le baron Hans Günther von Dincklage, considéré comme un inoffensif play-boy et, en réalité, espion nazi de haut rang. De

cette liaison, Chanel tirera quelques avantages, du plus sordide (la possibilité pour elle de demeurer au Ritz, réquisitionné pour le seul usufruit des Allemands) au plus louable (essayer ainsi de venir en aide à son neveu, prisonnier de guerre outre-Rhin).

Dans l'intervalle, et parce qu'une telle personnalité, avec un tel entregent, peut rendre bien des services et s'attirer bien des confidences, Chanel aura été officiellement recrutée comme agent des services de renseignement de l'occupant... Elle ne devra qu'à sa longue amitié avec Churchill de n'être pas plus inquiétée à l'heure de la Libération.

Profitant de l'ouverture d'archives nazies déclassifiées, Hal Vaughan taille en pièces le mythe Chanel (regrettons toutefois une construction biographique parfois un rien alambiquée) avec une rigueur que l'on devine portée par le dégoût. Si l'icône de l'élégance française n'en sort pas grande, le goût de la vérité, en revanche... O. M.

Hal Vaughan

Dans le lit de l'ennemi – Coco Chanel sous l'Occupation

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GUILLAUME MARLIÈRE

TIRAGE : 15 000 EX.

PRIX : 20,90 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-226-24392-8

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782226 243928

4 OCTOBRE > **ESSAI** Etats-Unis

Une histoire sexuelle de l'économie

Un essai audacieux et vivifiant de l'économiste **Paul Seabright** autour des inégalités entre les sexes dans le monde du travail.



Pourquoi les femmes continuent-elles d'être sous-représentées dans certains métiers ? Pourquoi restent-elles minoritaires dans les postes à haut niveau de responsabilités, tandis que leurs salaires au sein d'une même profession demeurent inférieurs à ceux des hommes ? Ou, plus largement, « pourquoi le contrôle de ressources économiques considérables a été réparti de façon si inégale entre les sexes ? » s'interroge l'économiste Paul Seabright, qui s'attaque à ces questions avec audace, brassant biologie, anthropologie, psychologie et économie, revisitant darwinisme et théorie de l'évolution pour esquisser « L'économie de l'animal humain », titre d'une des interventions de ce professeur-chercheur qui travaille depuis une dizaine d'années au sein de l'Ecole d'économie à l'université de Toulouse.

Paul Seabright commence par faire un détour par la préhistoire et remonte au temps des chasseurs-cueilleurs, quand question sexuelle et organisation sociale étaient directement liées à la reproduction. Il convoque aussi mouches, bonobos et paons pour montrer, notamment, qu'au-delà des points communs l'espèce humaine se

STÉPHANIE RENARD/ALMA ÉDITEUR



Paul Seabright

distingue par sa capacité à coopérer. Un mode de partenariat (impliquant par conséquent la négociation et le conflit) né de l'impératif, unique dans le règne animal, rappelle-t-il, d'assurer l'éducation des enfants pendant un temps très long. Ce qu'il appelle « l'investissement dans une niche évolutive centrée sur la progéniture ».

La deuxième partie confronte ces données diverses au monde du travail contemporain. Si, dans l'économie moderne, l'inégalité persistante peut s'expliquer par l'héritage biologique lié à l'évolution, il n'y a pas pour autant, pose l'économiste, de fatalité naturelle qui justifierait que celle-

ci soit immuable. Ainsi, montrant que structures et représentations, même héritées de la sélection naturelle, n'en sont pas moins aussi des affaires de choix éthiques et politiques, il interroge un certain nombre de pistes possibles – imposition légale de la parité (est-elle souhaitable ? dans quelles conditions ?), impact de l'institution d'un véritable congé de paternité... A toutes les étapes, il pointe les interprétations prêtant à controverse, les paradoxes, ainsi que la difficulté de tirer des conclusions fiables et définitives d'observations et d'études – celles par exemple permettant d'évaluer comparativement les « talents » des hommes et des femmes –, dont les instruments de mesures peuvent aussi être questionnés.

Ces sauts historiques et disciplinaires, ce ballet de variables, d'hypothèses et de spéculations donnent parfois un peu le tournis, mais dans cette traversée alerte et décloisonnée, pimentée d'une petite dose de provocation, on lit surtout une stimulante invitation, individuelle et collective, à faire preuve d'imagination, d'ingéniosité, de souplesse pour déjouer certaines logiques archaïques. Le plaisir de penser de nouvelles formes de coopération. V. R.

Paul Seabright

Sexonomics

ALMA ÉDITEUR

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR MATHIEU BATHOL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 372 P.

ISBN : 978-2-36279-041-6

SORTIE : 4 OCTOBRE



9 782362 790416

4 OCTOBRE > **HISTOIRE LITTÉRAIRE** France

Shakespeare for ever

Ouvrage posthume du spécialiste du XVI^e siècle anglais **Richard Marienstras**, qui souligne combien la modernité du barde de Stratford tient aussi à sa vision politique.



Le barde de Stratford est sans conteste l'auteur le plus joué au monde, le plus porté à l'écran aussi – de Laurence Olivier à Kenneth Branagh, en passant par Orson Welles ou Kurosawa... C'est que la figure de proue du théâtre élisabéthain offre d'innombrables possibilités de lectures, et sa modernité tient à sa liberté de ton et de style : ni bridé par les lois de la versification, ni contraint par les unités de temps, de lieu et d'action comme dans le théâtre classique français... Dans ce livre posthume du grand spécialiste de Shakespeare, Richard Marienstras, décédé l'année dernière, c'est également au prisme de la vision politique du dramaturge anglais que l'on apprécie tout son génie : « Avant Kafka, Shakespeare a assumé la négativité de son époque, non par nihilisme, mais parce que c'était la

seule manière lucide de s'opposer au nihilisme. » Avec les Tudor, l'Angleterre change d'époque, et même si Elisabeth I^{re} tente en vain de maintenir la fiction des hiérarchies anciennes, dans ce XVI^e siècle finissant, rien n'est plus assuré : le vieil ordre médiéval se fissure, les liens de suzeraineté se distendent, c'est l'avènement de l'individu, et partant de sa solitude, de son drame. Aux figures symboliques des mystères du Moyen Âge, Shakespeare a substitué des personnages pétris de contradictions. Les êtres de ténèbres ont leurs raisons : avec Richard III, Shakespeare « amène le public à s'identifier partiellement à un personnage détestable ». Quant aux héros bienveillants, tel Prospero, le prince sorcier de *La tempête* qui assujettit le monstre Caliban grâce à ses pouvoirs magiques, ils parviennent à leurs fins par des ruses : on a affaire à une sorte de « machiavélisme du bien ». Ce qui domine dans la réalité est bien la force, et nul ne saurait agir, même pour la bonne cause, sans quelque mauvaise foi. Le drame d'Hamlet porte sur l'impossibilité de justifier l'action : « Le passage à l'acte n'a pas d'assises rationnelles, c'est un élan, un saut dans l'inconnu. » D'un côté l'honneur, de l'autre le vice, tout ça, c'est ter-

miné ! Avec Shakespeare sonne le glas de l'angélisme politique. Tout le monde est amené à trahir à cause de la complexité du réel et du réseau des allégeances où chacun s'est enfoncé. Ce qui rend, outre la poésie de la langue, si enivrantes les pièces de Shakespeare est bien ce trouble. Mais le scepticisme ne cède jamais le pas au nihilisme, souligne Marienstras : Shakespeare ne cesse de souligner « en quoi l'individu est unique et irremplaçable, et que la vie reprend au-delà de cette disparition, quelle est la qualité de la vie après la perte de l'irremplaçable : une vie plus pauvre, plus pâle, où l'être a perdu de sa substance. Mais qui reste tout de même la vie ». Et c'est tout le talent de l'auteur du *Proche et le lointain* de nous montrer à son tour comment Shakespeare y parvient.

S. J. R.

Richard Marienstras

Shakespeare et le désordre du monde

GALLIMARD
« BIBLIOTHÈQUE
DES IDÉES »

AVANT-PROPOS D'ÉLISE

MARIENSTRAS. ÉDITÉ ET PRÉSENTÉ

PAR DOMINIQUE GOY-BLANQUET

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 28 EUROS ; 464 P.

ISBN : 978-2-07-013889-0

SORTIE : 4 OCTOBRE

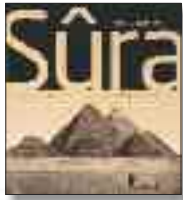


9 782070 138890

4 OCTOBRE > PHOTOGRAPHIE France

Une passion française

Un florilège de la collection de photos anciennes sur l'Égypte de **Frank Berzieri**.



Collectionneur de photographies anciennes « exotiques », Frank Berzieri s'est spécialisé dans le Japon – à quoi il avait déjà consacré un bel album, *Shashin* (Phébus, 2009) – et l'Égypte. Voici donc *Sûra*, non moins bel album rassemblant les travaux de photographes, organisés en trois thèmes : « le rêve de modernité », « la magie des pyramides » et « à la rencontre de l'autre ». Mais aussi ceux de voyageurs et-ou écrivains, souvent partis pour un « Grand tour » de l'Orient dont l'Égypte, alors province ottomane, ne constituait qu'une étape parmi d'autres. Et surtout ceux des premiers adeptes de l'égyptologie.

Un phénomène que Robert Solé a justement baptisé « *une passion française* » pour l'Égypte, laquelle a été réveillée par la campagne de Bonaparte, glorieuse en 1798, désastreuse ensuite, jusqu'à la retraite finale de 1801. Mais le conquérant, renonçant à son rêve alexandrin de « bouter les Anglois hors de l'Inde », voguait déjà vers son destin per-

sonnel. Même s'il ne se désintéressa jamais de l'Égypte, ainsi qu'en témoigne, dès sa création, le musée du Louvre avec Vivant Denon.

Sûra retrace à sa façon cette saga, mettant en regard textes des uns et des autres avec photographies d'époque, la plupart albuminées et traitées sépia, certaines même colorées à la main. Sachant que le premier cliché pris en Égypte remonte au 7 novembre 1839, dans le palais de Méhémet-Ali à Alexandrie, et en présence du pacha « *moderniste* » en personne, un Oriental fasciné par l'Occident – ce qui ne lui attirera pas que des avantages. Tandis qu'Alexandrie la cosmopolite se « globalisait », Le Caire demeurait une ville arabe, plus populaire, plus authentique, comme a fortiori les campagnes dont on voit quelques fellahs saisis dans leur quotidien, et non posant sur des clichés « orientalistes ». On la découvre un peu ici, cette Égypte profonde et émouvante, ce pays rural et traditionaliste – depuis le temps des pharaons. J.-C. P.

Frank Berzieri

Sûra

PHÉBUS

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 36 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-7529-0746-2

SORTIE : 4 OCTOBRE



4 OCTOBRE > CONTE ILLUSTRÉ France

Les diamants sont Espernels

Arnaud Rykner et Frank Secka nous emportent dans leur univers enchanté et bienfaisant.



C'est l'un des olnis les plus charmants et les plus salutaires de cette triste saison. Un conte (à peine) philosophique pour adultes d'Arnaud Rykner, qui nous emporte dans un univers enchanteur, le pays des Espernels, mis en images poétiquement, cartes à l'appui, par son complice Frank Secka.

Les Espernels sont des braves types nés pour avoir de la chance et la célébrer. Ils sont bavards, gourmands, coquins, sportifs à leur manière, c'est-à-dire sans aucun esprit de compétition, et vivent pépères sans trop travailler. La nature qui les environne, bonne fille, les a dotés abondamment : de chancines, des pierres qui servent un peu à tout, à condition qu'on se les mette dans la bouche, en mémoire, se peut, de l'illustre bègue Démosthène. Et aussi d'une faune d'exception, dont ils prennent grand soin : pas question de faire du mal au moindre chancillon, ni de se déplacer sans une grenouille ou un petit dragon dans sa poche. Ces gens ont tout pour plaire, nous assurent les auteurs, qui poussent même la délicatesse jusqu'à mourir dans un grand souffle de rire...

Tel quel, ce joli conte serait déjà réussi, mais Rykner a eu la bonne idée de le truffer de textes d'autres auteurs, lesquels ont apparemment, eux aussi, voyagé en terre espernelle, et témoignent ainsi qu'elle existe bel et bien : Shakespeare, Heine, Verlaine, Verhaeren, Desnos, Prévert, Char, entre autres, étaient des Espernels sans le savoir, ou alors citoyens honoraires.

On pense bien sûr au *Royaume-Farfelu* du jeune Malraux, à la Grande Garabagne de Michaux, mais en plus amène. Et l'on se prend à envier ces Espernels à qui la chance sourit toute leur vie, simplement parce qu'ils la méritent : ils ne nuisent à personne, ne montrent nulle agressivité, n'affichent aucune conviction politique ou religieuse. Tiens, c'est étrange : dans le livre, s'il est longuement question d'amour, la guerre n'est jamais abordée. « *Make love, not war* », doit être la sagesse cachée au cœur des chancines que chaque Espernel suce en toute occasion. Apparemment, ça peut marcher. Quand est-ce qu'on part ? J.-C. P.

Arnaud Rykner

Lignes de chance. Fantaisie (anthologique) en pays Espernel

ROUERGUE

MISE EN IMAGES

PAR FRANK SECKA

TIRAGE : 1 800 EX.

PRIX : 39 EUROS ; 80 P.

ISBN : 978-2-8126-0411-9

SORTIE : 4 OCTOBRE



3 OCTOBRE >

ALBUM JEUNESSE France

Petit chaperon Blanche



Etre grand, cela veut dire qu'on a l'âge de faire seul des tas de choses plus ou moins étonnantes. Par exemple, la maman de Blanche envoie sa fille acheter une bouilloire en

ville ! Et voilà notre petit chaperon lancé par monts et par vaux à la recherche de cet obscur objet du désir qu'est une bouilloire... Sitôt passé le petit sentier devant la maison, le vaste monde commence. Fort heureusement, la route est jalonnée de personnages avenants : un pêcheur silencieux au bord d'une rivière, des oiseaux qui prennent le frais sur un grand arbre, une grenouille occupée à compter les têtards pour le roi, etc. Tous les moyens (de locomotion) sont bons pour avancer, feuille de nénuphar, dos de grenouille, escalier-dinosaure... Quand Blanche finit par trouver un joli magasin de bouilloires en plein centre-ville, elle se croit au bout de ses peines. Erreur... Sur les grandes étagères sont bien alignées toutes sortes de bouilloires, des ventruës, des jaunes, en forme d'éléphant, en forme de cactus... Hélas, aucune à la mesure de la petite bourse de Blanche. Déçue, la petite fille sort du magasin et tombe dans un trou noir. Même sous terre, il se trouve toujours des êtres charmants pour vous indiquer la route. Tel ce monsieur Taupe, tenancier de l'hôtel de la Terre, qui renseigne bien volontiers la petite fille qui cherche une issue parmi les colonies de fourmis et de vers de terre. A la sortie du labyrinthe souterrain l'attend l'objet de ses rêves. Très, très joli, mais très, très grand... Qui aurait pu imaginer que c'était si difficile de trouver une bouilloire normale ? C'est autour de cette drôle de question que **Etsuko**

Watanabe, auteure de nombreux albums pour la jeunesse en France, dont la série *Oscar* au Seuil Jeunesse, a imaginé et illustré cet album grand format. Sur fond de clins d'œil au *Petit Chaperon rouge* et surtout à *Alice au pays des merveilles*, Etsuko apporte sa touche poétique et drolatique. C'est dans le détail que se niche le génie ! Des détails malicieux et étonnants, l'illustration en recèle à chaque double page. D'étranges rencontres, aussi. Ainsi, ce robot qui a une bouilloire sur la tête. Mais pourquoi vous avez une bouilloire sur la tête ?, demande Blanche. Parce que c'est la mode, répond le robot. Génial ! on vous l'avait bien dit ! **FABIANNE JACOB**

Etsuko Watanabe

La bouilloire

ALBIN MICHEL JEUNESSE

TIRAGE : 4 000 EX.

PRIX : 19,50 EUROS ; 64 P.

ISBN : 978-2-226-24042-2

SORTIE : 3 OCTOBRE



11 OCTOBRE > HISTOIRE DE L'ART Italie

Un moderne antique

Un ouvrage célèbre le chef-d'œuvre absolu de **Giulio Romano**, le palais du Te.



C'est en 1524 que Giulio Pippi de' Jannuzzi, dit Giulio Romano – plus connu en France sous le nom de Jules Romain – quitte Rome pour Mantoue. Selon qu'il est né en 1492 ou

en 1499, ce que l'on ignore, il a donc entre 25 et un peu plus de 30 ans, et il est en pleine possession de son talent, aussi immense que divers. Comme Raphaël, dont il était le disciple préféré, Giulio était avant tout dessinateur et peintre, mais aussi architecte, décorateur, concepteur de tapisseries, de stucs, de meubles, d'objets. D'ailleurs, à la mort prématurée de son maître, en 1520, c'est lui qui avait été choisi par le pape Jules II, commanditaire des fameuses *Stanze* de ses appartements du Vatican, pour en achever les fresques.

Pourquoi donc, alors qu'il était si « lancé » à Rome, sa ville natale, Giulio Romano a-t-il quitté la capitale de la chrétienté pour Mantoue, patrie de Virgile certes, mais obscur duché de la brumeuse et humide Lombardie ? D'aucuns émettent l'hypothèse que ce serait à cause des gravures libertines que l'artiste a réalisées pour illustrer des poèmes licencieux de son ami L'Arétin. Ce que réfute l'émi-



Fresque du mur nord de la Chambre des Géants.

nent Ugo Bazzotti, historien de l'art spécialiste de Jules Romain et ancien directeur du palais du Te, auteur du présent ouvrage : la pratique était courante et licite en Italie, en cette seconde partie de la Renaissance, à condition que le livre demeure dans des mains privées, et Giulio est parti de Rome avec le plein assentiment du pape, de qui il avait obtenu son congé, selon la coutume.

Non, il a tout simplement cédé à la proposition du duc Frédéric II Gonzague, marquis de Mantoue, modeste au départ : le réaménagement d'un ancien relais de chasse, situé dans une île non loin de la ville, qui allait donner naissance à l'une des plus éblouissantes réalisations, non seulement du Seicento, mais du génie humain. De ce simple palais du Te, Giulio Romano a fait son

« chef-d'œuvre absolu », ainsi que le saluèrent ses contemporains, comme L'Arétin. Ou l'empereur Charles Quint, qui le visite inachevé en 1530, mais ébloui. Même le duc, parfois impatient – et pourtant le chantier fut terminé en une dizaine d'années, de 1525 à 1535-1536, un prodige de rapidité pour l'époque –, a témoigné sa gratitude à « son » artiste en l'anoblissant et en lui confiant la responsabilité de tout le patrimoine artistique de Mantoue. Fortune faite, Giulio Romano y mourut en 1546.

Dans son *Conte d'hiver*, Shakespeare en personne rend hommage au « grand maître d'Italie » qu'il salue de « singe parfait de la nature » ! En général, on le définit plutôt, étant donné son inspiration, comme un « moderne antique et antique moderne ».

Ugo Bazzotti et son équipe de photographes célèbrent l'artiste et son chef-d'œuvre dans un livre d'une qualité exceptionnelle, notamment les chapitres sur papier mat, et d'une belle érudition. On regrettera juste que le profane n'y trouve pas, à la fin, une chronologie ni un petit glossaire des termes techniques d'architecture. J.-C. P.

Ugo Bazzotti

Palais du Te, Mantoue

SEUIL

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR JÉRÔME NICOLAS
PHOTOGRAPHIES DE GRAZIA
SGRILLI ET GHIGO ROLI
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 60 EUROS ; 280 P.
ISBN : 978-2-02-107833-6
SORTIE : 11 OCTOBRE



9 782021 078336

11 OCTOBRE > BD Japon

Une enfance japonaise

La puissante autobiographie de Shigeru Mizuki reflète la spectaculaire mutation du Japon au XX^e siècle.



Spécialiste des figures surnaturelles qui peuplent la culture japonaise, Shigeru Mizuki les a mises en scène dans ses séries comme *Kitaro le repoussant* (Cornélius), et répertorié dans son fascinant *Yokai, dictionnaires des monstres japonais* (Pika, 2008). Mais la propre vie de cet auteur de mangas majeur, né en 1922 à Osaka, puis enfant dans une petite ville côtière du sud-ouest du Japon, a parfois pris des accents bien plus cauchemardesques dont il a donné un aperçu dans *Opération mort* (Cornélius, 2008), récit d'un épisode hallucinant des campagnes du Pacifique pour lesquelles il a été mobilisé à 20 ans et d'où il est revenu amputé du bras gauche.

Parue au Japon en 2001, sa monumentale autobiographie restituée en trois volumes, évoquant successivement l'enfant, le soldat (à paraître en avril 2013) et le mangaka (automne 2013), l'ensemble de la trajectoire du nonagénaire. Celle-ci



se confond avec celle d'un pays marqué par une mutation spectaculaire. En un siècle percuté par l'impact de la Seconde Guerre mondiale et des deux bombes atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, l'archipel constitué de villages de pêcheurs et de paysans est devenu une des toutes premières puissances économiques du monde.

L'enfant introduit par Shigeru Mizuki dans ce premier volume, où les drames sont encore atténués, est un petit bonhomme curieux, insouciant et... gourmand au point de se voir attribuer le surnom de « glouton ». Son père aux ambitions littéraires et dramaturgiques contrariées peine à faire rentrer

l'argent du foyer. Sa mère doit élever ses trois fils (Shigeru est le deuxième) dans ce contexte difficile. Lui s'ouvre très tôt à l'univers des monstres japonais au côté de la vieille employée de sa mère, NonNonBâ, déjà rencontrée dans le livre du même nom (Cornélius, 2009). Très tôt aussi, il les dessine, grâce au matériel offert par son père.

Le futur mangaka traverse la crise et la famine des années 1920-1930 et son cortège de morts, dont celle d'un camarade obligé d'embarquer comme cuisinier de riz sur un bateau qui fera naufrage. Il pratique aussi les jeux très *Guerre des boutons* des gamins de son âge. Toujours pragmatique dans son approche picturale, Shigeru soigne ses représentations les plus documentaires – maisons de bois, ports, navires, nature, animaux –, assouplissant son trait pour rendre les émotions de ses personnages et l'action dans un récit où l'on sent peu à peu la guerre qui vient. **FABRICE PIAULT**

Shigeru Mizuki

Vie de Mizuki, t. 1, L'enfant

CORNÉLIUS

TRADUIT DU JAPONAIS PAR FUSAKO
SAITO ET LAURE-ANNE MAROIS
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 33,50 EUROS ; 496 P. N & B
ISBN : 978-2-36081-044-4
SORTIE : 11 OCTOBRE



9 782360 810444